

# Kebir

# AMMI

**LIVRES** Il coud ses essais et ses fictions à partir d'un unique motif: montrer les ombres et les lumières qui nous environnent. Dans son dernier roman, les faussaires de l'indépendance algérienne sont sa cible. Etourdissant.

## Scribe sans terre

EUGÈNE ÉBODÉ

Les livres du natif de Taza, cette vallée-corridor qui relie l'est marocain spirituel à l'ouest économiquement dynamique, sont des invitations aux voyages hardies et trépidantes. Dans *Un génial imposteur*, Kebir Mustapha Ammi continue sa trame de récits picaresques, à multiples facettes et à tiroirs. Comme dans une pêche miraculeuse, le filet à mailles tenues qu'il lance dans la haute et tumultueuse mer de la révolution algérienne ramène un gros poisson aux écailles luisantes de mille impostures: Shar, l'antihéros, un personnage romanesque aidé par la baraka, mû par la vengeance et la soif des honneurs. Il s'invente un destin à partir d'une injustice familiale qui commence avec les abominables massacres de Sétif dont la France se rendit coupable le 8 mai 1945. Dans le sang, le cri et l'épouvante, une colonie exaspérée enclenchait alors son irrésistible algérisation. Si le portrait du personnage central Shar – qui signifie aussi «le mal» – commence par une «rage légitime», l'auteur ajoute, de la voix serène et douce d'un oncle d'Amérique, que «toutes les révolutions produisent leurs lots de héros et charrient aussi des salauds».

### LA DISPARITION DU PÈRE

Le père de Kebir M. Ammi meurt quand il a neuf ans. Cette disparition restera longtemps une grande faille que la lecture tentera de combler. C'est à quatorze ans que s'installe en lui le désir d'écrire. «Il s'est manifesté comme une bouée de sauvetage destinée à vaincre le sentiment d'être en perte de repères qui me tenaillait. Il me restait à transformer en mots et en textes le trop-plein de personnages et d'espaces, de joutes et de jeux, de coquinerie et de réinventions extravagantes qui hurlaient en moi», confie-t-il, comme pour combler le grand vide laissé par le père.

Dans *Vertus immorales* (Gallimard, 2009), l'un de ses précédents romans à succès, il saluait la formidable invention de l'imprimerie par

Gutenberg, voyant en elle l'une des réalisations fondatrices et capitales de l'âge moderne qui permit la diffusion, à une vaste échelle, des biens du savoir. Et si «aucune cause n'est plus noble que la guerre de libération», ainsi qu'il le souligne dans son dernier roman, il ne tarde pas à faire remonter, lors de notre échange, les rêves d'ailleurs que les livres ont très tôt ouverts en lui, à Taza notamment: «J'ai grandi au milieu de diasporas européennes où les Marocains côtoyaient les Espagnols, les Portugais, les Italiens, les Français et les Marocains. Le monde de mon enfance ressemblait à une tour de Babel linguistique.» Une ombre nostalgique plane soudain dans ce café parisien de la place d'Italie, «Le Jules», où nous parlons certes des imposteurs de l'histoire mais aussi de l'adolescence marocaine de Kebir M. Ammi.

### «CLARIFIER LE CHAOS»

Le baccalauréat en poche, il aurait pu atterrir à l'université de Bordeaux où sa candidature avait été acceptée, mais c'est vers le Colorado qu'il passera ses quatre premières années d'étudiant étranger. Il revient ensuite à Londres d'abord, puis en France où il achève sa formation universitaire. Suite à sa réussite au concours du CAPES (certificat d'aptitude à la profession d'enseignant), il s'installe en France et y fonde bientôt une famille.

Les distances ont-elles amoindri ses origines berbères? «Aucunement!» répond-il. Je n'ai cependant jamais voulu rentrer dans les sempiternelles querelles ou oppositions entre Berbères et Arabes. Mes maîtres, qu'ils fussent Appulée, Saint Augustin, l'émir Abdel Kader, Ibn Arabi, Hallaj, ont toujours été, comme dirait Borgès, ces fantômes qui hantent mes nuits.» Ils lui ont constamment conseillé la mesure, l'amour du questionnement, l'approfondissement de la découverte de l'autre en soi. Il a d'ailleurs consacré des biographies et des essais à ces figures tutélaires. Et celui qui est aujourd'hui conférencier dans les universités de Caroline du Nord et d'Albuquerque de préciser: «J'aime aborder les sujets historiques,

car ils permettent de défricher les opacités qui nous encombrant et de clarifier le chaos.»

### LA CLÉ DES RÉCITS

Pour écrire, souligne Kebir M. Ammi, «je me déleste de mille poids. Le magma d'histoires, le bouillonnement qui va de la profusion à la confusion et que je promène sous ma calotte a besoin d'une clé pour libérer chaque livre». Ainsi, tous les deux ans, une porte s'entrouvre de laquelle jaillissent le thème et les personnages qui piaffaient de s'étaler sur le papier. Pour les faire patienter, il dit avoir besoin de tracer les contours de l'histoire à venir, de poser les repères

historiques, de choisir les personnages et de planter sur cet ensemble un châssis qui n'attend plus que le moteur du récit pour tourner. Il lui faut ensuite une régularité dans la composition narrative proprement dite. «Je m'astreins ainsi à une discipline consistant à me lever tôt, car je suis du matin. La régularité dans le travail m'est nécessaire, car il me faut faire mes gammes, quitter à couper et à tailler de manière chirurgicale à la fin. Je suis en cela fidèle aux préceptes flaubertiens, le «gueloïr» en moins.» Parfois, lorsque le titre ne lui paraît pas satisfaisant, il en retient plusieurs qu'il soumet à sa complice-dulcinée et à quelques amis.



«Le monde de mon enfance ressemblait à une tour de Babel linguistique», dit Kebir Mustapha Ammi, qui a grandi au milieu de diasporas européennes. Né au Maroc en 1952, il est établi depuis une trentaine d'années en France, où il enseigne l'anglais. CATHERINE HÉLIE

*Un génial imposteur*, celui de son dernier roman, s'est imposé après un rapide sondage. Porté par une langue fluide, fine et d'ironie maligne, notre «Revizor» ravira les lecteurs et fera grincer les dents de ceux, en Algérie, dont les postures héroïques sont suspectes et surfaites.

Kebir Mustapha Ammi, *Un génial imposteur*, Ed. Mercure de France, 2014, 255 pp. L'auteur présente son roman aujourd'hui à 18h au Théâtre Tarmac, dans l'est parisien.

